

Interview

«Le théâtre est avant tout une voix»

Fanny Ardant incarne la ferveur dans «La blessure et la soif», ce soir à Pully. Conversation avec l'icône mystérieuse du cinéma français.

Francois Barras

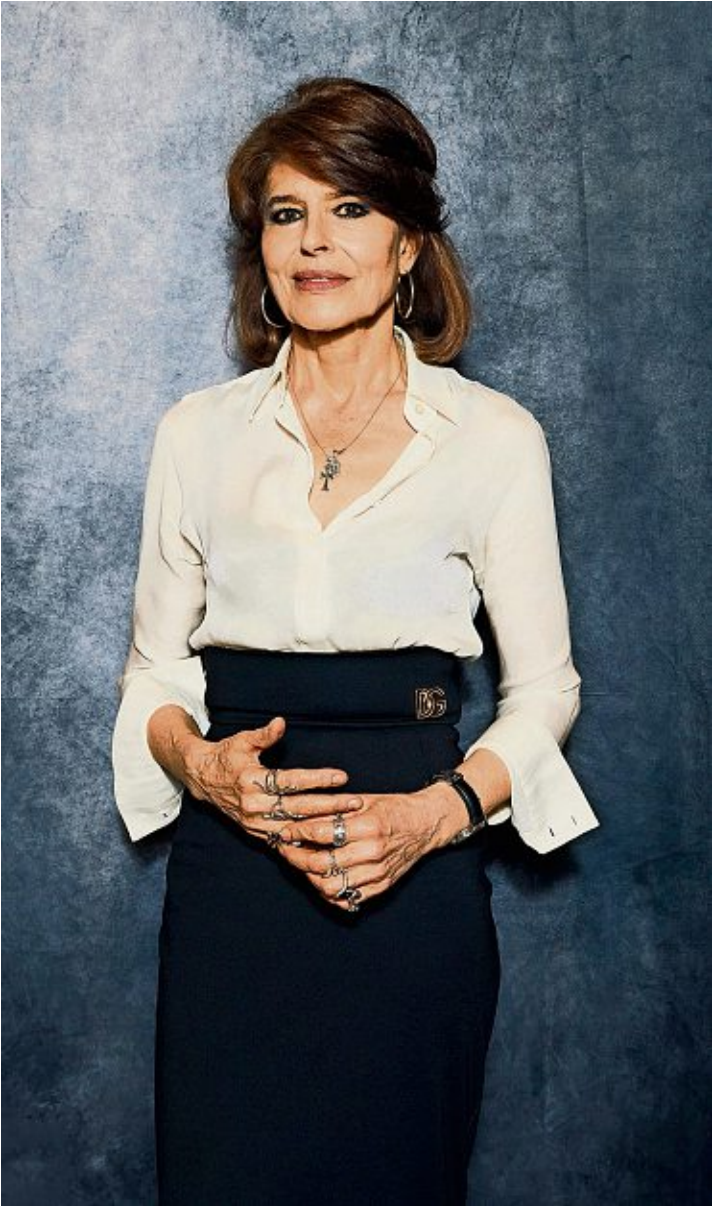
Cette voix se reconnaît entre toutes, un simple «allo» sauve une journée. À l'autre bout de l'écouteur, Fanny Ardant est à Paris et se confie avec générosité sur la pièce qu'elle viendra jouer le lendemain, ce mercredi 18 septembre, au Théâtre de l'Octogone à Pully. Une soirée complète, à l'image du succès recueilli par «La blessure et la soif», monologue de 80 minutes adapté du roman de Laurence Plazenet. L'actrice y joue Madame de Clermont, qui grandit dans le couvent janséniste de Port-Royal au XVII^e siècle et se trouva confrontée aux affres de la passion extrême - celle envers un homme aussi bien qu'envers Dieu.

Évoquant votre pièce, le journal «Le Monde» écrit que «l'amour fou a un nom: Fanny Ardant!» Vous confirmez?
(Rire) Écoutez, je ne lis pas la presse, mais je vous fais confiance. Disons que je préfère être associée à l'amour fou qu'à l'argent fou.

C'est cependant le thème central?
Complètement. L'amour passionnel, durant toute une vie, entre Madame de Clermont et Monsieur de la Tour, au temps de la Fronde. J'ai souvent dit que je ne croyais ni à la gloire, ni au pouvoir, ni à l'argent. Donc, il ne reste que l'amour. Savoir si l'on est heureux ou malheureux en amour, il n'y a que ce genre de conversations qui m'intéresse.

Le texte de la pièce paraphrase une réplique écrite par François Truffaut, dans «Le dernier métro»: «Aimer est une joie et une souffrance.» Vous le pensez?
Je pense que dans le vrai amour, jamais rien ne vous rassasie. Les amours les plus brûlants sont souvent les plus impossibles, les plus illégaux. J'ai beaucoup lu Marguerite Duras car, parmi les auteurs contemporains, c'est elle qui a le mieux traité de la passion. Elle la présente toujours comme quelque chose de très banal, loin des grandes fureurs, des guerres. Elle disait qu'aucune histoire d'amour ne résiste à un inconnu qui rentre dans un bar.

Le texte de Laurence Plazenet, écrivain et enseignante spécialiste du XVII^e siècle, fait une large



Fanny Ardant. «Je n'ai jamais eu de plan de carrière. Je suis montée dans des trains depuis un quai de gare.» GETTY IMAGES

place à la langue la plus classique, à grand renfort de subjonctifs. Manier ce langage, c'est pour vous un jeu, un challenge, une mission?
Pas une mission, surtout pas. J'aime que le verbe soit fort! Il faut qu'il le soit pour être dit sur scène,

même dans une comédie - Feydeau avait des textes sublimes. Contrairement au cinéma, qui joue sur d'autres choses, le théâtre implique qu'on puisse l'écouter dans le noir: il n'y a que le verbe. C'est un pari partagé avec un spectateur, qui vient écouter tout ce que vous dites et le croire. Le théâtre est

avant tout une voix. On peut d'ailleurs s'y ennuyer quand le lien ne se réalise pas, alors que c'est très rare qu'on s'ennuie au cinéma.

Vous parlez de voix, et vous êtes évidemment réputée pour le souffle et le timbre de la vôtre. Que l'on évoque si souvent sa singularité vous a-t-il imposé un rapport plus distancié à elle?
Non, elle m'est parfaitement naturelle. C'est comme quand on vous dit: «Ah, tu ressembles à la tante Untel!» Ce sont toujours les autres qui voient en vous cette particularité. Vous, jamais. Quand j'étais très jeune, j'adorais imaginer les visages derrière les voix, surtout celles du service de réveil téléphonique. On pouvait se faire tirer du lit par un homme ou une femme. J'aimais les voix douces... *Piano, piano.*

Vous avez souvent tenu des rôles de comédie: votre personnage d'épouse excédée de Daniel Auteuil, dans «La belle époque» en 2020, vous a d'ailleurs valu un César... Où est votre vraie nature?
Ah, mais je pèse 1000 kilos ! (Rire) En comédie, on m'a d'ailleurs toujours fait jouer sur ce côté ambigu. Nous parlions de Feydeau: chez lui, ce sont souvent des gens extrêmement sérieux qui se retrouvent dans une situation comique du fait de leur manière de l'aborder de façon tragique. Je suis tout sauf joyeuse dans la vie... mais j'ai toujours pensé que le contact avec l'autre - avec un grand A - permet de sortir de son caractère, de ce qui vous enferme. Quand j'ai trouvé le salut, il venait toujours de l'Autre. Cela comporte des risques, bien sûr, mais j'ai toujours fait confiance à l'inconnu. Notre imagination tourne en rond, on croit toujours aux mêmes choses. Et tout d'un coup: un choc! Une rencontre, quelqu'un qui arrive d'ailleurs, qui vous parle. Et ça vous sauve.

Vous alternez films et pièces de théâtre. Où va votre préférence?
Pour moi, le cinéma revient à peindre une miniature et le théâtre une fresque. Et quand vous peignez une fresque, c'est à vif, il ne faut pas se tromper au risque que les couleurs entrent dans la pierre. On se donne entièrement sur scène. On y revient toujours parce que, dans la vie d'un acteur, le théâtre purifie votre sang.

À ce point? C'est de l'ordre vital?
Je le crois. J'aimais bien l'idée que Sean Connery, entre deux James Bond, revenait chaque été participer au festival Shakespeare à Stratford-upon-Avon. Quand on a commencé comme moi par le théâtre, une petite voix vous dit toujours de revenir aux planches, au verbe, à quelque chose de plus grande nature. C'est fou à quel point les classiques nous en apprennent toujours autant sur la nature humaine.

À ce titre, vous avez souvent privilégié les œuvres historiques et en costumes...
C'est vrai. C'est un hasard. Je n'ai jamais eu de plan de carrière. Je suis montée dans des trains depuis un quai de gare, un peu à l'instinct. Quand j'ai joué «Ridicule», de Patrice Leconte, l'action se passait à Versailles, mais ce qu'il montrait de la nature humaine est parfaitement contemporain. La joie, la douleur, la fourberie, on l'exprime toujours pareil. Mon seul luxe a été de ne faire que ce que j'aimais. Je n'ai jamais choisi un rôle par stratégie, ni pour la gloire, ni pour l'argent.

Ni par oisiveté ou par facilité? Chaque projet décollait vraiment d'une envie?
Oui. Quand je me retourne, je vois certains de mes films qui sont mauvais, d'autres qui n'ont pas marché, mais je n'en regrette aucun parce que j'étais heureuse au moment de les tourner. J'y ai cru! Après, *sic transit*, comme on dit. On est déçu, mais pas longtemps. Et on y retourne, surtout au théâtre. Souvent, je me suis dit que je n'en ferai plus, que c'était trop éprouvant. Mais c'est comme la fièvre du paludisme, elle revient toujours.

Octogone, Pully. Me 18 sept (20 h 30). www.theatre-octogone.ch

À voir aussi à l'Octogone

● «Un léger doute», de Stéphane de Groodt. Sur le plateau d'un théâtre, les comédiens viennent de saluer, c'est la fin de la pièce. À partir de là, l'histoire nous balade dans un jeu trouble aux frontières de l'absurde, entre un plateau de théâtre et un dîner entre amis, entre fiction et

réalité. Ve 11 oct. Peter Doherty, «Stranger in my Own Skin» Une soirée exceptionnelle avec l'enfant terrible du rock anglais, ex-Libertines, ex-Babyshambles, qui vient présenter le documentaire tourné sur lui par sa compagne. Une rencontre précédera la projec-

tion, un concert la clôturera. Sa 16 nov. «Into the hairy», Sharon Eyal, Gai Behar. L'une des chorégraphes les plus en vogue à l'international s'associe à l'artiste londonien Koreless, qui produit de la musique électronique expérimentale. Ve 6 et sa 7 déc.

«Revenir au théâtre pour un acteur, c’est purifier son sang»

La comédienne incarne la ferveur dans «La blessure et la soif», qu’elle vient jouer à Pully. Conversation avec l’icône la plus mystérieuse du cinéma français.



François Barras

Publié: 17.09.2024, 19h50



Fanny Ardant. «Je n’ai jamais eu de plan de carrière. Je suis montée dans des trains depuis un quai de gare.»

Getty Images for RFF



Abonnez-vous dès maintenant et profitez de la fonction de lecture audio.

S'abonner

Se connecter

BotTalk

Cette voix se reconnaît entre toutes, un simple «allo» sauve une journée. À l’autre bout de l’écouteur, Fanny Ardant est à Paris et se confie avec générosité sur la pièce qu’elle viendra jouer le lendemain, ce mercredi 18 septembre, au Théâtre de l’Octogone à Pully. Une soirée complète, à l’image du succès recueillit par «La blessure et la soif», monologue de 80 minutes adapté du roman de Laurence Plazenet. L’actrice y joue Madame de Clermont, qui grandit dans le couvent janséniste de Port-Royal au XVII^e siècle et se trouva confrontée aux affres de la passion extrême – celle envers un homme aussi bien qu’envers Dieu.

Évoquant votre pièce, le journal «Le Monde» écrit que «l’amour fou a un nom: Fanny Ardant!» Vous confirmez?

(Rire) Écoutez, je ne lis pas la presse, mais je vous fais confiance. Disons que je préfère être associée à l’amour fou qu’à l’argent fou.

C’est cependant le thème central?

Complètement. L’amour passionnel, durant toute une vie, entre Madame de Clermont et Monsieur de la Tour, au temps de la Fronde. J’ai souvent dit que je ne croyais ni à la gloire, ni au pouvoir, ni à l’argent. Donc, il ne reste que l’amour. Savoir si l’on est heureux ou malheureux en amour, il n’y a que ce genre de conversations qui m’intéresse.

Le texte de la pièce paraphrase une réplique écrite par François Truffaut, dans «Le dernier métro»: «Aimer est une joie et une souffrance.» Vous le pensez?

Je pense que dans le vrai amour, jamais rien ne vous rassasie. Les amours les plus brûlants sont souvent les plus impossibles, les plus illégaux. J’ai beaucoup lu Marguerite Duras car, parmi les auteurs contemporains, c’est elle qui a le mieux traité de la passion. Elle la présente toujours comme quelque chose de très banal, loin des grandes fureurs, des guerres. Elle disait qu’aucune histoire d’amour ne résiste à un inconnu qui entre dans un bar.

Le texte de Laurence Plazenet, écrivain et enseignante spécialiste du XVII^e siècle, fait une large place à la langue la plus classique, à grand renfort de subjonctifs. Manier ce langage, c’est pour vous un jeu, un challenge, une mission?

Pas une mission, surtout pas. J’aime que le verbe soit fort! Il faut qu’il le soit pour être dit sur scène, même dans une comédie – Feydeau avait des textes sublimes. Contrairement au cinéma, qui joue sur d’autres choses, le théâtre implique qu’on puisse l’écouter dans le noir: il n’y a que le verbe. C’est un pari partagé avec un spectateur, qui vient écouter tout ce que vous dites et le croire. Le théâtre est avant tout une voix. On peut d’ailleurs s’y ennuyer quand le lien ne se réalise pas, alors que c’est très rare qu’on s’ennuie au cinéma.

Vous parlez de voix, et vous êtes évidemment réputée pour le souffle et le timbre de la vôtre. Que l’on évoque si souvent sa singularité vous a-t-il imposé un rapport plus distancié à elle?

Non, elle m’est parfaitement naturelle. C’est comme quand on vous dit: «Ah, tu ressembles à la tante Untel!» Ce sont toujours les autres qui voient en vous cette particularité. Vous, jamais. Quand j’étais très jeune, j’adorais imaginer les visages derrière les voix, surtout celles du service de réveil téléphonique. On pouvait se faire tirer du lit par un homme ou une femme. J’aimais les voix douces... *Piano, piano.*



Fanny Ardant sur la scène du Théâtre Marigny dans «La blessure et la soif», de Laurence Plazenet. Elle le jouera mercredi 18 septembre à Pully.

©Emilie Brouchon

Vous avez souvent tenu des rôles de comédie: votre personnage d’épouse excédée de Daniel Auteuil, dans «La belle époque» en 2020, vous a d’ailleurs valu un César... Où est votre vraie nature?

Ah, mais je pèse 1000 kilos! (Rire) En comédie, on m’a d’ailleurs toujours fait jouer sur ce côté ambigu. Nous parlions de Feydeau: chez lui, ce sont souvent des gens extrêmement sérieux qui se retrouvent dans une situation comique du fait de leur manière de l’aborder de façon tragique. Je suis tout sauf joviale dans la vie... mais j’ai toujours pensé que le contact avec l’autre – avec un grand A – permet de sortir de son caractère, de ce qui vous enferme. Quand j’ai trouvé le salut, il venait toujours de l’Autre. Cela comporte des risques, bien sûr, mais j’ai toujours fait confiance à l’inconnu. Notre imagination tourne en rond, on croit toujours aux mêmes choses. Et tout d’un coup: un choc! Une rencontre, quelqu’un qui arrive d’ailleurs, qui vous parle. Et ça vous sauve.

Vous alternez films et pièces de théâtre. Où va votre préférence?

Pour moi, le cinéma revient à peindre une miniature et le théâtre une fresque. Et quand vous peignez une fresque, c’est à vif, il ne faut pas se tromper au risque que les couleurs entrent dans la pierre. On se donne entièrement sur scène. On y revient toujours parce que, dans la vie d’un acteur, le théâtre purifie votre sang.

À ce point? C’est de l’ordre vital?

Je le crois. J’aimais bien l’idée que Sean Connery, entre deux James Bond, revenait chaque été participer au festival Shakespeare à Stratford-upon-Avon. Quand on a commencé comme moi par le théâtre, une petite voix vous dit toujours de revenir aux planches, au verbe, à quelque chose de plus grande nature. C’est fou à quel point les classiques nous en apprennent toujours autant sur la nature humaine.

À ce titre, vous avez souvent privilégié les œuvres historiques et en costumes...

C’est vrai. C’est un hasard. Je n’ai jamais eu de plan de carrière. Je suis montée dans des trains depuis un quai de gare, un peu à l’instinct. Quand j’ai joué «Ridicule», de Patrice Leconte, l’action se passait à Versailles, mais ce qu’il montrait de la nature humaine est parfaitement contemporain. La joie, la douleur, la fourberie, on l’exprime toujours pareil. Mon seul luxe a été de ne faire que ce que j’aimais. Je n’ai jamais choisi un rôle par stratégie, ni pour la gloire, ni pour l’argent.

Ni par oisiveté ou par facilité? Chaque projet découlait vraiment d’une envie?

Oui. Quand je me retourne, je vois certains de mes films qui sont mauvais, d’autres qui n’ont pas marché, mais je n’en regrette aucun parce que j’étais heureuse au moment de les tourner. J’y ai cru! Après, *sic transit*, comme on dit. On est déçu, mais pas longtemps. Et on y retourne, surtout au théâtre. Souvent, je me suis dit que je n’en ferai plus, que c’était trop éprouvant. Mais c’est comme la fièvre du paludisme, elle revient toujours.

Octogone, Pully. Me 18 sept (20 h 30). www.theatre-octogone.ch *

François Barras est journaliste à la rubrique culturelle. Depuis mars 2000, il raconte notamment les musiques actuelles, passées et pourquoi pas futures. [Plus d’infos](#)

Vous avez trouvé une erreur? [Merci de nous la signaler.](#)

3 commentaires

À voir aussi à l’Octogone

«Un léger doute», de Stéphane de Groodt. Sur le plateau d’un théâtre, les comédiens viennent de saluer, c’est la fin de la pièce. À partir de là, l’histoire nous balade dans un jeu trouble aux frontières de l’absurde, entre un plateau de théâtre et un dîner entre amis, entre fiction et réalité. **Ve 11 oct.**

Peter Doherty, «Stranger in my Own Skin» Une soirée exceptionnelle avec l’enfant terrible du rock anglais, ex-Libertines, ex- Babshambles, qui vient présenter le documentaire tourné sur lui par sa compagne. Une rencontre précédera la projection, un concert la clôturera. **Sa 16 nov.**

«Into the hairy», Sharon Eyal, Gai Behar. L’une des chorégraphes les plus en vogue à l’international s’associe à l’artiste londonien Koreless qui produit de la musique électronique expérimentale. **Ve 6 et sa 7 déc.**